Matria

© Éditions Livres Agités, 2022

Éditions Livres Agités
12 rue Alibert 75010 Paris
www.livresagites.fr

Juliette Garrigue

Matria

À Jeannette et Milo, les extrémités de ma vie
Aux femmes, sœurs et amies
Aux hommes aussi

PROLOGUE

Pour venir sur Matria, il faut remplir quelques conditions : avoir une bonne raison, la mettre en poésie et l'écrire, convaincre. Enfin, ne pas être hors-la-loi sur le continent.

Sauf à y être né ou à avoir été choisi arbitrairement, on ne peut pas vivre indéfiniment sur l'île.

Pour ne pas perturber l'équilibre écologique, le nombre de résidents ne peut excéder simultanément la cinquantaine. Les femmes y sont majoritaires.

Ainsi peut se résumer l'essentiel du pacte établi avec le gouvernement du continent.

PREMIÈRE PARTIE

« Belle, que diront vos parents
Quand vous verront sans votre amant ?
– Leur dirai que j'ai fait de toi
Ce que voulais faire de moi ! »

Renaud, le tueur de femmes[1]
ANONYME, XVII[e] siècle (France d'oïl)

1. Extrait du recueil *La Poésie du passé. De Joachim du Bellay à Cyrano de Bergerac*, Paul Éluard, t. 2, Paris, Seghers, 1978.

CHARLOTTE

Six heures que je suis enfermée là-dedans. Je ne sais rien de ce qui se passe à l'extérieur. C'est ce que je veux. Ma concentration est à son maximum quand je suis au cœur de la machine, coupée du monde vivant. Je fais abstraction de la lumière du jour, du bruit du dehors, du vent qui détournerait mon attention, du soleil qui me ferait mollir. Je deviens la machine. Mes articulations font le bruit d'écrous qui s'imbriquent, mon souffle est chaud comme la flamme du chalumeau, mes mouvements sont précis, ma transpiration est grasse, lourde. Je me sens bien ainsi, corps mécanique.

J'ai bossé comme une damnée toute la journée pour boucler le chantier. Mon bleu est détrempé, mon masque me colle à la peau, mon dos est en miettes, mes mains me brûlent.

Vingt et un jours que je suis sur l'île. Encore une soudure, et la turbine hydroélectrique sera réparée.

Fini ! C'est du bon boulot, Charlotte !

Ça fait quand même quelque chose une fin de chantier. Un truc qui pique, pareil à de la rouille au creux des côtes.

Je me revois il y a trois semaines dans le bureau du patron qui m'accueille avec son grand sourire, un peu faux-cul : « J'ai une mission pour toi… Du sur-mesure ! »

La demande était spéciale ; il fallait que ce soit une femme. On n'était pas nombreuses sur le continent à avoir les compétences requises. Difficile de percer ce que cachait vraiment ce sourire satisfait. Voulait-il me faire croire à une occasion en or ? Ou alors feignait-il un trop grand enthousiasme, histoire que je n'hésite pas trop ? Si ça se trouve, il était juste content de se débarrasser de moi quelque temps. Ou tout cela à la fois.

Ça tombait bien… Je venais de me faire larguer et dans la foulée de perdre mon grand-père. Ma seule famille. Pas la grande forme… Alors, pourquoi hésiter ? J'en avais assez de traîner mes savates et ma tristesse. Rien ne me retenait. Changer d'air me ferait le plus grand bien. Et puis j'ai toujours adoré faire de nouvelles expériences, et celle-ci me plaisait. Poser les pieds sur Matria, l'île des femmes, proche et lointaine à la fois, à une distance d'à peine cinquante, peut-être soixante milles du continent.

Des jours que je n'avais pas ressenti un quelconque enthousiasme…

Quand est-ce que je pars ?

Je suis arrivée le lendemain au petit matin, à bord d'une navette spécialement affrétée, attendue comme le messie par un petit groupe de femmes tant les réparations étaient urgentes. Elles m'ont assaillie de questions tout en me délestant de mes bagages : « Tu as fait un bon voyage ? » « Donne-moi ça, je m'en occupe, tu le retrouveras ce soir dans ta chambre. » « Viens, nous te conduisons jusqu'à la centrale. » « Moi, je prends tes outils. » « Par quoi vas-tu commencer ? » « Tiens, un encas. » « Quitte ta veste, tu vas avoir chaud. » « T'as soif ? » « C'est par là ! »

Je n'ai eu ni le temps de répondre, ni même l'occasion d'observer mon nouvel environnement. Quand elles m'ont enfin laissée seule dans le local technique, j'étais soulagée. J'allais pouvoir m'organiser.

Mais une tête a soudainement surgi dans l'entrebâillement de la porte.

– J'ai failli oublier ! La carte de l'île pour rentrer ce soir.

La carte ? Tu parles ! Un dessin sur un vieux papier kraft, aux coups de crayon si enfantins qu'ils en étaient attendrissants. L'île était représentée comme un haricot sans relief, couvert de

pictogrammes archaïques surmontés de croix indiquant les différents lieux – maisonnée, bergerie, centrale, atelier, petite maison grise, fabrique, épicerie, paysannerie, village des enfants – et, crayonné en bleu tout autour, l'océan. En un coup d'œil, j'en avais appris un peu plus.

– Toi, tu es ici ! Et ce soir, Marianne t'attendra là, m'a indiqué la femme, reliant de son doigt un chemin invisible entre la centrale et la maisonnée. Tu longes le chemin côtier. Tu trouveras, c'est facile. Allez, bon courage !

– Mais c'est qui, Marianne ?

– Tu verras bien, c'est la patronne !

En guise d'encouragement, elle a serré très naturellement mes mains entre les siennes. Un sourire, et elle est repartie. Ce geste affectueux m'a donné un élan supplémentaire pour commencer sans plus tarder mon travail. Je me retroussai donc les manches.

En fin de journée, j'ai fait le bilan. Vu l'étendue des dégâts, trois semaines ne seraient pas de trop pour venir à bout des réparations… J'étais prête, déjà, à passer la nuit dans le local technique, mais la carte posée sur mon sac me rappelait que Marianne, la « patronne » de l'île, m'attendait. Je me résignai donc à quitter mon antre.

En route, j'ai rencontré une jeune femme qui s'est présentée comme « la bergère ». Quelques

mots échangés sur la douceur du soir, et elle n'a pas tardé à me demander :

– J'ai une bête à soigner. Tu voudrais bien amener ça à la maisonnée ? Ça me fera gagner un temps précieux.

J'ai donc poursuivi mon chemin les bras chargés d'une cagette exhalant l'odeur de petits fromages de chèvre recouverts de branches de thym.

La maisonnée apparut en surplomb d'un escalier sinueux taillé dans la roche. Était-ce là que j'allais séjourner ? De prime abord, la bâtisse ressemblait à un ancien bâtiment administratif plutôt austère. Ou peut-être à un dispensaire. Gravissant l'escalier, je ressentis une force étrange. Certaines marches étaient usées et glissantes. Combien de pas avant moi avaient participé à polir la roche ? Je m'imaginais grimper l'échelle du temps, quand…

– Bienvenue, Charlotte !

La voix dévala jusqu'à moi dans un roulis mélodieux et enjoué.

– Marianne ?

Elle était allongée sur la dernière marche, lascive, ses cheveux empêtrés dans un petit buisson. En guise de réponse, elle me tendit la main. Je l'ai rejointe prestement pour l'aider à se redresser. D'apparence charpentée, Marianne était pourtant légère.

Composition et mise en pages
Nord Compo (Villeneuve-d'Ascq)

Achevé d'imprimé en janvier 2023
par CPI Buissière à Saint-Amand-Montrond

ISBN : 978-2-493699-02-2
N° d'impression : xxx
Dépôt légal : mars 2023